

Albert BARADEL, incorporé de force, évadé et engagé volontaire

« Je suis né le 25 mars 1926 au Bonhomme. Je fais donc partie de ces Alsaciens qu'on appelle les *Welsches*, parlant français et notre patois, ne comprenant pas un traître mot d'alsacien ni d'allemand.

J'ai fait partie de ces Alsaciens incorporés de force dans les *Waffen-SS*. Voici mon témoignage, car j'ai à cœur de défendre mon honneur bafoué, ainsi que celui de mes camarades incorporés de force.

A 17 ans, j'ai fait mes trois mois de RAD (*Reichsarbeitsdienst*) près de Bingen et, au cours de cette période, nous avons aidé à déblayer Francfort après des bombardements. En février 1944, toujours à 17 ans j'ai passé le Conseil de révision à Colmar. Là-bas, on ne nous demande pas notre avis ; je suis bon pour les *Waffen-SS* avec mes 1,68m, 3 cm de plus que le minimum de 1,65m.

Je suis parti le 12 avril 1944 par Mulhouse avec 500 autres Alsaciens. Je pars avec la ferme intention de désertir un jour, si c'est possible. J'aurais pu passer les Vosges, mais je ne l'ai pas fait en pensant aux suites pour ma famille. Notre groupe arrive à Tarnopol en Pologne où nous rencontrons des *Waffen-SS* volontaires français de la LVF, ayant sur le haut de l'épaule l'écusson bleu-blanc-rouge. Nous sommes écoeurés et les ignorons.

Nous touchons notre uniforme et nous voilà des *Waffen-SS* ! Nous sommes effondrés, mais nous avons une parade : notre patois welsche ou pats vosgien (semblable à celui qui se pratiquait dans tout le massif ; nos parents et grands-parents ne communiquaient d'ailleurs qu'en patois vosgien). On se remonte le moral comme on peut !

Dans la division « *Reichsführer-SS* »

Nous sommes versés dans la division « *Reichsführer-SS* » et des instructeurs, passés par les combats de Russie, nous prennent en main. Vous voyez le genre : marches forcées et brimades sans fin. Le 1^{er} mai 1944, nous partons pour la Hongrie, près de Debrecen et là, ça va devenir plus sérieux : simulacres de combats, entraînement au MG42, au mortier, ramper avec le fusil à bout de bras, la boue, la faim...

Le 22 mai, nous partons pour l'Italie - c'est toujours mieux que la Russie - en camions avec la peur toujours présente d'être attaqués par des partisans très actifs en Slovénie ou en Italie où nous traversons les Apennins. Le 31 mai, c'est notre baptême du feu : des avions P47 américain nous attaquent en piqué.

Le 7 juin 1944 nous nous déplaçons vers l'intérieur du pays plus montagneux. Là, nous étions une dizaine de *Welsches* ne comprenant pas l'allemand (ou faisant semblant). Un



Albert Baradel aux Tanzmatten de Sélestat - (Photo N. Mengus)

instructeur, qui comprenait le français, nous prit en main. C'est la raison pour laquelle nous nous exprimions en patois, afin de déjouer la vigilance de notre « ange gardien ».

Evasion en Italie

Dans la nuit du 16 au 17 juin, j'eus à prendre la garde avec Louis Richard, originaire de Sternenberg, un hameau de la commune de Breitenbach, non loin de chez moi. Aussitôt je lui fis part de mon intention de désertier et, instantanément, il décida de m'accompagner.

Profitant d'une certaine relâche, ce 17 juin, sous une pluie battante, nous nous sommes éclipsés discrètement et avons rejoint une ferme qu'un Italien venait de me désigner, pour le cas où il me serait possible de désertier. Nous y avons été accueillis chaleureusement. Outre les fermiers, il y avait là une dizaine de réfugiés dont deux réfractaires italiens ainsi que l'épouse et les deux fils d'un responsable du maquis. On nous procura de suite des vêtements civils. Nous y avons été hébergé pendant deux jours.

Dans le début de l'après-midi, deux camarades de notre Compagnie, Henri Rubly et Charles Kreder, originaires de Mulhouse, s'étant évadés à leur tour – ils avaient été renseignés par un autre passeur-résistant italien –, vinrent nous rejoindre. Ils obtinrent de suite des vêtements civils. L'un des deux insoumis, possédant un appareil photo, prit quelques clichés de notre groupe ; lui ayant donné mon adresse, via la Mairie du Bonhomme, il me les fit parvenir longtemps après la guerre. Ce furent hélas les dernières photos pour Louis Richard ainsi que pour Charles Kreder.

Dans la soirée de ce 19 juin, une patrouille de maquisards vint à notre rencontre pour nous diriger vers le maquis, situé à une dizaine de kilomètres dans une zone montagneuse et escarpée où la végétation était très dense, loin de toute habitation.

La réception par les responsables fut cordiale, cependant on nous reprocha de ne pas avoir emmené nos armes ; cela aurait laissé à penser du côté allemand que nous avions déserté, ce qui n'aurait pas manqué de causer des risques de déportation à nos familles. Du fait d'une certaine désorganisation côté allemand,

nous étions portés disparus, peut-être capturés par les maquisards très actifs.

Dans le maquis

On nous distribua des fusils avec seulement cinq à six cartouches ; nous étions très mal armés vis-à-vis de ceux que nous étions censés combattre. Notre mission consistait à faire des patrouilles accompagnées de deux à trois Italiens. Je fus à plusieurs reprises chargé de récupérer du ravitaillement. Pour ces missions dangereuses en zones contrôlées par les Allemands, nous n'étions armés que d'une grenade !

Nous avons dû changer à plusieurs reprises de secteur, car les Allemands nous pourchassaient sans cesse en représailles à des pertes qu'ils subissaient. C'est ainsi que le 5 juillet, aux heures de midi, nous avons subi une attaque par surprise. En fait, nous aurions dû être à ce moment précis entrain de nous restaurer, mais ce qui nous a sauvé, c'est précisément l'absence de ravitaillement ce jour-là. J'ai eu à déplorer la disparition, entre autres, de mon ami Richard probablement capturé : l'attaque avait été tellement soudaine qu'il nous avait été impossible de réagir.

Du maquis aux lignes américaines (7 juillet 1944)

Le front se rapprochant, les obus américains ne cessant de tomber dans notre secteur depuis plusieurs jours, nous décidons, nous trois Alsaciens ainsi que deux Italiens, de tenter notre chance en nous dirigeant vers le sud d'où venaient les tirs d'artillerie.

Nous étions dans un secteur très escarpé, couvert d'une végétation très dense. Nous suivions un sentier sinueux lorsque nous sommes tombés sur une embuscade tendue par une forte patrouille allemande ; nous étions, sans le savoir, dans le *No Man's Land*. Charles Kreder fut abattu à bout portant à deux ou trois mètres de nous !

Cette journée-là, nous l'avons passée sous un déluge de feu. Peu avant la nuit, une patrouille américaine est arrivée à notre rencontre.

Le lendemain, de bon matin, nous nous mettons en route vers les lignes américaines. C'est en langue italienne que nous nous sommes expliqués avec l'officier commandant le secteur (il était de souche italienne), toujours en possession de nos armes.

On nous dirigea ensuite vers l'arrière où la réception changea : on nous désarma sans ménagement et, sous escorte armée, on nous amena au PC où nous avons subit une fouille avec confiscation des montres et autres objets en notre possession. Impossible de nous expliquer avec les officiers qui ne causaient qu'américain. Les autorités américaines nous considéraient comme des prisonniers de guerre.

Après avoir transité par GMC jusqu'au port de Civitavecchia et de là, à fond de cale à bord d'un *Liberty Ship*, avec en prime la dysenterie, on nous a débarqué à Naples.

A l'arrivée au camp de prisonniers d'Aversa, le comble de l'incompréhension nous attendait, car les autorités américaines avaient délégué leurs pouvoirs aux gradés allemands !

Là, j'ai subi des violences de la part d'un sous-officier allemand à qui j'avais répondu « *Leck mich am Arsch* » à un ordre qu'il tentait de me donner.

Dans les troupes françaises

Après 15 jours de captivité, le 22 juillet, à la suite d'un interrogatoire pertinent de la part d'un officier du Service de renseignement français (qui appartenait au Corps Expéditionnaire Français basé à Naples)- à qui nous avons manifesté notre intention de nous engager volontairement -, nous avons été libérés puis, ayant rejoint le Corps Expéditionnaire, nous avons été affectés à la Compagnie de commandement de la Base 901/5 que je quittais courant septembre pour rejoindre l'Algérie.

Ayant opté pour l'Armée de l'Air, je fus affecté comme cadre administratif à la Base aérienne de Blida d'où je fus démobilisé le 21 novembre 1945, à l'âge de 19 ans, après deux années de péripéties. Marcel Courvoisier et Jean-Paul Maire (faisant partie de la section welsche chez les *Waffen-SS*), s'étant évadés à leur tour, me rejoignirent en Algérie. Il y en eut d'autres dont le nom m'échappe.

Voilà, en toute simplicité, ce qu'a été vraiment mon service dans les *Waffen-SS*. J'ai eu beaucoup de chance de m'en sortir, car un grand nombre de mes camarades alsaciens y ont laissé leur vie ou leur santé.

Qu'on nous restitue aujourd'hui au moins notre Honneur et qu'on mette un terme aux effroyables calomnies dont nous sommes victimes ».